

L'École poétique sicilienne



Migliorini souligne que l'usage écrit des langues vulgaires parlées, si nombreuses et si différentes, avait été marqué par un souci d'éliminer leurs trop grandes particularités et d'atteindre non une langue "commune", mais une langue "belle et noble" : *"Dans l'Italie de cette époque, artistiquement si mûre et politiquement si divisée, modèle voulait dire modèle de beauté, d'élégance artistique. Ceci nous explique comment émergèrent de façon si impérieuse, créant un sillon d'imitation littéraire et linguistique, ces écrits dans lesquels on poursuit un idéal de beauté"* (15). Le premier modèle suivi fut celui de l'école poétique sicilienne.



En fait, il s'agit d'une culture plurilingue riche et multiforme, étant données la composition de la cour de Frédéric II et sa volonté d'unifier l'Italie, bien au-delà de la Sicile : de la classe de fonctionnaires laïques, notaires et juristes n'appartenant pas à la classe féodale et formés hors des écoles ecclésiastiques, proviennent ces poètes, venus de Sicile ou d'ailleurs. À la différence des troubadours du Nord, ils écartent la langue d'oc et inventent *"un idiome local – employé par ailleurs seulement pour la poésie lyrique – en opposition soit au latin, langue de l'Église, soit aussi aux autres langues vulgaires, y-compris la langue occitane, la plus illustre et immédiatement identifiable avec la poésie courtoise (...). Choix aristocratique et cultivé, parce que le vulgaire n'est pas ici (comme il était par exemple dans les textes archaïques) l'instrument pour atteindre un public plus large et ignorant le latin, mais le moyen raffiné et exclusif de communication poétique à l'intérieur d'un cercle restreint et homogène, qui cultive l'art lyrique comme évocation et loisir, en marge des engagements de sa profession"* (16). C'est donc une poésie fondamentalement compacte, qui dura peu (la mort de Frédéric II et de Manfred en marque la fin) mais qui se transmettra dans toute l'Italie, et même la Provence, grâce aux contacts multiples de la cour de Frédéric II avec des milieux du Nord et donc avec de multiples traditions linguistiques. Cette diffusion fut d'autant plus grande que les textes furent connus à travers des copies toscanes qui adaptèrent encore la langue et firent que Dante considéra la langue de ces poésies comme le vulgaire le plus noble, en référence à Frédéric II et Manfred qui surent réunir les *"esprits les plus nobles d'Italie"* qui écrivirent dans leurs palais (17). Quant au contenu, ces poètes "siciliens" le limitèrent au thème de l'amour, écartant toute allusion politique, morale et toute référence concrète : l'empereur assurait la paix et on pouvait ne parler que d'amour ; ils s'inspirèrent donc des poètes provençaux, mais seulement pour chanter la *"fin' amor"*, la soumission du chevalier à la beauté de la dame.

Federico II, *De Arte venandi cum avibus*.
À gauche, dialogue entre Frédéric II et al-Malil al-Kamil pendant la VIe croisade (de Nuova Cronica de G. Villani).

Les principaux poètes de cette école furent **Giacomo da Lentini** (vers 1210-1260- Cf. peinture ci-contre), le chef de file de cette tradition, le "Notaire" de Frédéric II, cité par Dante (*Purg.* XXIV, 56) avec Guittone d'Arezzo comme un des inspirateurs du *"Dolce Stil Novo"*, ce fut peut-être l'inventeur du sonnet ; **Jacopo Mostacci** (avant 1240-après 1262), un fauconnier de Frédéric II ; **Guido delle Colonne** (vers 1210-1287), juge à Messine ; **Rinaldo d'Aquino** (vers 1227-1281), fauconnier de l'empereur, cité par Dante pour son éloquence dans le *De Vulgari Eloquentia* (I, 12 et II, 5), c'était peut-être le frère de Thomas d'Aquin ; **Pier della Vigna** (1190-1249), conseiller de Frédéric II, longuement cité par Dante (*Inferno*, XIII, 22-108) ; **Stefano Protonotaro** (?), notaire traducteur auprès de Frédéric II, le



seul à avoir écrit en langue sicilienne ; **Giacomino Pugliese** (première moitié du XIIIe siècle), poète parfois assimilé à Giacomo di Morra, podestat de Trévise ; **Mazzeo di Ricco** (? – après 1260) ; le roi

Enzo (1220-1272), fils naturel de Frédéric II, roi de Sardaigne et légat impérial, fait prisonnier par les Bolonais en 1249, il resta jusqu'à sa mort en prison à Bologne, où il écrivit des poèmes d'amour ; **Percivalle Doria** (1195-1264), chef de guerre ("*condottiero*") et poète génois, vicaire général du roi Manfred ; **Cielo d'Alcamo** (?), probablement jongleur de la Cour et poète satirique de la poésie de l'École sicilienne ; enfin, **Frédéric II** (1194-1250) lui-même écrivit six poésies, outre son traité en latin de fauconnerie (*De arte venandi cum avibus*). Nous avons rappelé ces noms peu connus aujourd'hui, mais qui illustrent bien la composition de cette école de poésie, et son importance. Lisons quelques textes, et d'abord une composition de **Giacomo da Lentini** :

*Madonna, dire vi voglio
 como l'amore m' à prisò,
 inver' lo grande orgoglio
 che voi bella mostrate, e no m' aita.
 Oi lasso, lo me core,
 che 'n tanta pena è miso
 che vede che si more
 ben amare, e tenelosi a vita.
 Dunque mor' e viv' eo?
 No, ma lo core meo
 more più spesso e forte
 che no faria di morte – naturale,
 per voi, donna, cui ama,
 più che se stesso brama,
 e voi pur lo sdegnate:
 amor, vostra mistate – vidi male.*

Madame, je veux vous dire
 comment l'amour m'a pris,
 contre le grand orgueil
 que vous montrez, ma belle, et l'amour ne m'aide pas.
 Oh hélas, mon coeur
 qui est mis en tant de peine,
 qui voit qu'il se meurt
 de bien aimer, et il le prend pour sa vie.
 Donc est-ce que je meurs ou est-ce que je vis ?
 Non, mais mon coeur
 meurt plus souvent et plus fort
 qu'il ne le ferait de mort naturelle,
 pour vous, Madame, qu'il aime,
 qu'il désire plus que lui-même
 et pourtant vous le dédaignez :
 c'est pour mon malheur que je vous aime.

La chanson a 5 strophes de 16 vers chacune, septenaires ou hendécasyllabes. C'est une traduction d'un texte de **Folquet de Marseille** (vers 1155-1231), troubadour marseillais d'origine génoise qui devint moine puis évêque de Toulouse. C'est déjà la langue poétique qui restera celle de l'Italie jusqu'au XIXe siècle ; les copistes toscans avaient encore accentué ce caractère en "modernisant" le texte, écrivant par exemple "*preso*" au lieu du sicilien "*priso*" pourtant nécessaire pour la rime avec "*miso*" ou "*tenolosi*" pour l'original "*tenelosi*" (= se lo tiene).

Citons encore un sonnet de **Giacomo da Lentini**, de schéma ABAB, ABAB, CDC, DCD, en rimes siciliennes 1-3-5-7. On y trouve encore des formes populaires come "*ghioria*" pour "*gloria*" ou un usage surabondant de l'imparfait du subjonctif pour le présent, typique de la langue méridionale ; les formes de conditionnel come "*vorìa*", "*poteria*" et "*teria*" pour "*vorrei*", "*potrei*" et "*terrei*" resteront courantes. C'est déjà de "l'italien" !

*Io m'aggio posto in core a Dio servire,
 com'io potesse gire in paradiso,
 al santo loco, c'aggio audito dire
 o' si mantien sollazzo, gioco e riso.*

J'ai promis à mon cœur de servir Dieu
 afin que je puisse aller au Paradis
 au sacré lieu où j'ai entendu dire,
 qu'on plaisante et joue et rit tout le temps.

*Sanza mea donna non vi vorìa gire
 quella c' à blonda testa e claro viso
 ché senza lei non poteria gaudere
 estando da la mia donna diviso.*

Mais je n'irais point sans ma femme
 celle-là à la tête blonde et au visage clair
 car je n'y pourrai jouir sans elle
 séparé comme je serais de ma femme.

*Ma no lo dico a tale intendimento
 perch'io peccato ci volesse fare;
 si non vedere lo suo bel portamento*

Mais je ne dis pas ça au sens
 d'y vouloir pécher avec elle;
 mais de voir sa belle allure,

<i>e lo bel viso e 'l morbido sguardare: ché 'l mi teria in gran consolamento, veggendo la mia donna in ghiora stare.</i>	et son beau visage et son doux regard : parce que cela me donnerait si grand réconfort de voir ma femme comblée de gloire.
---	--

Une “*tenzone*” (“*tenson*”, dispute littéraire) entre Giacomo da Lentini, Jacopo Mostacci et Pier della Vigna, est restée célèbre, elle disait les centres d’intérêt doctrinaux et rhétoriques de l’École sicilienne, sur sa casuistique amoureuse ; elle est de peu postérieure à 1241. Le sonnet de Giacomo da Lentini est de rime ABAB, ABAB, ACD, ACD. L’amour vient donc par les yeux, en même temps qu’il est intensément pensé (“*imagina*”) : voilà les deux sources de l’amour, la vue et la “*immoderata cogitatio*”. On retrouvera cette théorie dans les discussions des poètes du *Dolce Stil Novo* :

<i>Amor è un[o] desio che ven da core per abondanza di gran piacimento; e li occhi in prima genera[n] l’amore e lo core li dà nutrimento.</i>	L’Amour est un désir qui vient du coeur par abondance du grand plaisir (qui vient de la Dame) et ce sont les yeux qui engendrent d’abord l’amour et le coeur lui donne sa nourriture.
<i>Ben è alcuna fiata om amatore senza vedere so ’namoramento, ma quell’amor che stringe con furore da la vista de li occhi à nas[ci]mento.</i>	Certainement quelquefois un homme aime sans voir l’objet de son amour, mais cet amour qui le prend avec fureur est originaire du regard des yeux.
<i>Che li occhi rapresenta[n] a lo core d’onni cosa che veden bono e rio, com’è formata natural[e]mente;</i>	Car les yeux montrent au coeur comment toute chose qu’ils voient bonne et mauvaise est formée selon la nature ;
<i>e lo cor, che di zo è concepitore, imagina, e piace quel desio: e questo amore regna fra la gente.</i>	et le coeur, qui est le concepteur de cela, pense intensément, et ce désir lui plaît : et cet amour vit dans le monde.

Voici maintenant la première strophe d’une chanson de **Stefano Protonotaro** ; elle est écrite en dialecte sicilien, et peut-être nous donne-t-elle la forme primitive de toutes les poésies de l’École sicilienne avant leur copie toscane, ce que l’on appela le “sicilien illustre”, qui garde un oeil à la fois sur le latin et sur le provençal. L’évolution des voyelles est particulière : le – U bref et le – O long donnent – U (“*amuri*”, “*duluri*”, formes d’évolution populaire) ; le – I et le – O atones donnent – I (“*taciri*”) et – U (“*mustrari*”) ; de nombreux mots sont des provençalismes (“*longiamenti*” = longuement ; “*levimenti*” = facilement). la rime est : abC, abC, dDEeFF, dans cette chanson à 5 strophes de 12 vers :

<i>Pir meu cori allegrari, ki multu longiamenti senza alligranza e joi d’amuri è statu, mi ritornu in cantari, ca forsi levimenti da dimuranza turniria in usatu di lu troppu taciri; e quandu l’omu à rasuni di diri, ben di’ cantari e mustrari alligranza, ca senza dimustranza joi siria sempri di pocu valuri; dunca ben di’ cantari onni amaduri.</i>	Pour réjouir mon coeur qui très longuement est resté sans allégresse ni joie d’amour je recommence à écrire des chansons car peut-être facilement je pourrais changer en habitude un trop long silence ; et quand quelqu’un a des raisons de chanter il doit chanter et montrer de l’allégresse car s’il ne se manifeste pas sa joie sera de peu de valeur ; Donc il est bien de chanter pour chaque amoureux.
---	---

À titre d’exemple, lisons les vers 43-56 d’une poésie du roi Enzo, *S’eo trovasse Pietanza*, dans la rédaction sicilienne et dans la version toscane postérieure. La comparaison met en évidence la

substitution des traits toscans aux traits siciliens. Cela permet de préciser comment la poésie sicilienne a pu être comprise dans le Nord et le Centre qui avaient des modes d'évolution différents, du latin comme du provençal :

Redazione siciliana

IV Stanza

*Tutti li pinsaminti
chi 'l spirtu meu divisa
sunu pen' e duluri 45
sinz'alligrar, chi nu lli s'accumpagna;
e di manti turmenti
abundu in mala guisa,
chi 'l natural caluri
ò pirdutu, tantu 'l cor batti e lagna; 50
or si po dir da manti:
chi è zo, chi nu mori
poi ch'ài sagnatu 'l cori?
Rispondu: chi lu sagna
in quil mumentu 'l stagna, 55
nu pir meu ben, ma pir la sua virtuti.*

Redazione toscana

IV Stanza

Tutti quei pensamenti
ca spirti mei divisa,
sono pene e dolore, 45
sanz'allegrar, che no li s'acompagna;
e di tanti tormenti
abondo en mala guisa,
che 'l natural colore
tuto perdo, tanto il cor sbatte e lagna; 50
or si pò dir da manti:
«Che è zò, che no mori,
poi c'a' sagnato il core?»
Rispondo: «Chi lo sagna,
in quel momento stagna 55
non per meo ben, ma prova sua vertute».

Lisons enfin le début du « *contrasto* » de **Cielo** (ou : **Ciullo**) **d'Alcamo**. On sait peu de choses du poète qui n'est connu que par ce seul texte, un dialogue scénique de jongleur, à base sicilienne mais avec beaucoup d'influences continentales. C'est une parodie de la langue littéraire des Siciliens, dialogue entre un jongleur amoureux et une servante avec qui il veut faire l'amour. Le texte continue pendant 32 strophes de 5 vers, jusqu'à ce que la jeune fille cède enfin à celui qui lui fait la cour : « *A lo letto ne gimo a la bon'ora* » (allons-nous en au lit, à la bonne heure). Ce sont deux personnages du peuple qui tentent d'imiter le modèle courtois de la bergère et du seigneur ; la parodie est évidente dans le mélange de langue noble et de langue populaire, parfois d'un érotisme grossier : dans le premier vers, l'image de la rose parfumée est une métaphore classique de la poésie, mais le troisième est écrit en dialecte sicilien populaire.

Le texte a fait l'objet d'une discussion entre Dario Do et Marcello Travaglia. Dario Fo en a fait une partie de son spectacle *Mistero Buffo*, pour montrer que Cielo D'Alcamo était bien un jongleur populaire (et qu'il s'appelait en réalité « *Ciullo* », qui en langage populaire signifie le sexe masculin), et que les enseignants de culture bourgeoise tentaient de le « purifier » de ses allusions érotiques. Marcello Travaglia, qui est enseignant, montre que le texte de Dario Fo repose sur un contre-sens dans la lecture de la loi de Frédéric II ⁽¹⁸⁾.

« *Rosa fresca aulentissima ch'apari inver' la state
le donne ti disiano, pulzell' e maritate :
tràgemi d'este focora, se t'este a bolontate
per te non ajo abento notte e dia,
penzando pur di voi, madonna mia* ».

« *Se di meve trabàgliti, follia lo ti fa fare.
Lo mar potresti arompere, a venti asemenare,
l'abere d'esto seculo tutto quanto asemenare :
aver me non pòteri a esto monno ;
ce monde ;
avanti li cavelli m'aritonno* »
les cheveux *».

au couvent ».

Rose fraîche et parfumée qui apparaît vers l'été,
les femmes te désirent, pucelles ou mariées
fais-moi sortir de ce feu, si tu en as la volonté,
à cause de toi je n'ai de repos ni nuit ni jour,
en pensant toujours à vous, madame ».

« Si à cause de moi, tu te tourmentes, c'est de la folie
Tu pourrais labourer la mer, et semer les vents,
rassembler tous les biens de ce siècle :
tu ne pourrais pas m'avoir en

auparavant, je me ferais raser

* c'est-à-dire : « je rentrerais



C'est ainsi que, pendant une cinquantaine d'années, la poésie des Siciliens eut une fortune considérable dans les milieux cultivés de toutes les régions d'Italie, et fut pendant longtemps le modèle de référence. Mais à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle, avec la fin de l'Empire, le centre culturel d'Italie se déplaça vers la Toscane, et le florentin s'imposa peu à peu comme langue de la poésie. Pendant ce temps, chaque région continuait à parler son dialecte, dans une grande dualité entre la langue parlée et la langue toscane écrite, en pensant que souvent (à Naples comme à Venise), la langue du peuple est aussi la langue officielle des États qui écrivent leurs lois, leurs décrets, leur correspondance, qui en vénitien, qui en napolitain, qui en milanais, etc. Il faudra se demander pourquoi c'est le florentin qui a donné sa forme à la langue italienne, et pas le sicilien, le napolitain, le vénitien ou le milanais ? : richesse économique et prestige du florin?, prestige culturel ?, prestige politique ? Nous allons essayer de voir plus clairement les raisons de la progressive « toscanisation » de la langue italienne (19).

Buste en marbre de
Ciullo d'Alcamo, Villa
Giulia, Palerme

La transition avec Le Dolce Stil Nuovo

La nouvelle poésie sicilienne eut tant de succès qu'elle se diffusa aussitôt en Toscane, à Arezzo, patrie de Guittone, où Frédéric II et sa cour furent très présents, mais aussi à Pise, Lucca, Pistoia, Sienne, Florence et Bologne. De nombreuses copies sont diffusées, qui adaptent souvent la langue d'origine aux habitudes linguistiques du transcritteur toscan, non sans quelques contradictions : par exemple, le sicilien n'avait que 5 voyelles (pas de différences entre le – E et le – O fermés et ouverts) ; le toscan a 7 voyelles : on voyait donc rimer parfois, de façon imparfaite, des – E et des – O ouverts avec des – E et des – O fermés, qui, dans l'usage parlé toscan, ne rimaient pas. Ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres (20). Les poètes « siculo-toscans » n'en manifestent pas moins des innovations de métrique et de contenu.

Les principaux poètes de cette « école » sont **Guittone d'Arezzo** (1235 ?-1294), auteur d'un abondant *Canzoniere* qui influença toute la poésie postérieure. Dante l'évoque dans la *Divine Comédie* (*Purg.* XXIV, 56 et XXVI, 124 sq) et dans le *De Vulgari Eloquentia*. Un autre juriste et poète important fut **Giacomo da Lèona** (1217 ?-1277), chancelier de l'évêque de Volterra, Ranieri II degli Ubertini, auteur de sonnets que loua Guittone dans sa chanson (*Comune perta*). Il faut citer encore **Bonagiunta Orbicciani da Lucca** (1220-1290), notaire et poète, un des principaux importateurs en Toscane de Giacomo da Lentini (Cf Dante, *Purg*, XXIV, 20 sq). **Brunetto Latini** (1220-1294) fut un personnage très important du siècle, notaire, philosophe et homme politique guelfe de Florence ; il écrit en langue d'oïl *Li livres dou Trésor*, encyclopédie des connaissances de son temps ; il est aussi l'auteur d'un poème philosophique, le *Tesoretto* et d'un traité de Rhétorique. Dante l'évoque dans le chant XV de *l'Inferno*. D'autres auteurs de cette tradition sont **Bondie Dietaiuti** (1ère moitié du XVIe siècle), **Chiario Davanzati** (? -1303), auteur de plus de 200 compositions, **Monte Andrea**, auteur de 11 chansons et d'une centaine de sonnets, **Panuccio del Bagno** (1230 ?-1276 ?), **Paolo Lanfranchi** (gibelin de Pistoia), et une femme, **Compiuta Donzella** (seconde moitié du XIIIe siècle) dont on trouve sur Google les trois sonnets, dont celui-ci :

*A la stagion che 'l mondo foglia e fiora
acresce gioia a tut[t]i fin' amanti:
vanno insieme a li giardini allora
che gli auscelletti fanno dolci canti;*

À la saison où le monde met des feuilles et des fleurs
grandit la joie de tous les fins amants :
ils vont ensemble dans les jardins à l'heure
où les oiseaux font de doux chants.

*la franca gente tutta s'inamora,
e di servir ciascun trag[g]es' inanti,
ed ogni damigella in gioia dimora;
e me, n'abondan mar[r]imenti e pianti.*

Les nobles gens tombent tous amoureux,
et chacun se dispose au service d'amour,
et chaque demoiselle demeure en joie ;
et moi, je suis dans l'affliction et les pleurs.

*Ca lo mio padre m'ha messa 'n er[r]jore,
e tenemi sovente in forte doglia:
donar mi vole a mia forza signore,*

car mon père m'a mise dans la douleur,
et me tient souvent en grande souffrance :
il veut me forcer à prendre mari,

ed io di ciò non ho disio né voglia,

et moi de cela je n'ai ni désir ni volonté,

*e 'n gran tormento vivo a tutte l'ore;
però non mi ralegra fior né foglia.*

et à tout moment je vis en grand tourment ;
et ni la fleur ni la feuille ne me réjouissent.

Beaucoup d'autres auteurs s'affirment dans la transition entre l'École sicilienne et le *Dolce Stil Nuovo*, mais ils sont surtout des efforts pour mettre par écrit des dialectes locaux du Nord, en les ennoblissant, plus que de créer une langue commune. Ce sont des poésies ou des textes de prose écrits en langue vulgaire, d'abord sur des questions pratiques, économiques (sur les prêts, les questions bancaires, la correspondance commerciale), puis sur des questions scientifiques (les bestiaires, les traités de physiologie, écrits en particulier à Bologne), enfin sur des questions morales, philosophiques et artistiques. Tous marquent le progrès des dialectes à l'écrit, alors que le latin était jusqu'alors la seule langue écrite. On peut citer parmi eux un écrivain comme **Bonvesin** (ou : **Buonvicino**) **della Riva** (vers 1240-1315), frère de l'ordre des Umiliati, auteur d'un *De Magnalibus Urbis Mediolani* (1288), une histoire de Milan en latin, et de poèmes en dialecte milanais, come la longue dispute entre la mouche et la fourmi (*Contrasto della mosca e della formica*), qui commence ainsi :

*Eo Bonvesin dra Riva, no voi fà k'eo no diga
sì com se desputava la mosca e la formiga.*

Moi Bonvesin della Riva, je ne veux pas manquer de dire
comment se disputaient entre elles la mouche et la fourmi.

Ou bien ce quatrain en rimes croisées :

De rustico moto

*Vilan chi monta in aoto grao
per noxer a soi vexim
dè, per raxon, in la perfim
strabucar vituperao.*

Massima sul villano

*Il villano che sale in posizione elevata
per nuocer a lsuo vicino
deve per ragione alla fine
precipitare vituperando.*

Maxime sur le vilain

Le vilain qui monte en position élevée
pour nuire à son voisin
doit par raison, à la fin
être jeté bas en prononçant des injures.

Les laudes

Une autre pratique contribue au développement d'un autre dialecte, l'ombrien, et parfois le toscan, c'est la "lauda". Le nom, sous sa forme ombrienne, désigne une ballade de sujet sacré, où les strophes sont confiées à un soliste et le refrain au chœur ; elle est liée à l'activité de "laudari", des compagnies de "Disciplinati" ou de "Battuti", qui font suite aux "Flagellanti" créés en 1260 par **Rainiero Fasani** ; un des premiers modèles fut la *Louange des Créatures* de François d'Assise dont nous avons parlé plus haut. La "lauda" est l'expression d'un important mouvement religieux des XIIIe et XIVe siècles, en particulier en Italie centrale, Ombrie, Marches, Abruzzes, où se développent des Confréries qui font des processions en chantant des laudes, et souvent en se frappant de façon plus ou moins violente, souvent en contestation des liturgies officielles pratiquées par les ecclésiastiques dans les églises. Ces mouvements contestataires de l'église hiérarchique furent liés soit au courant franciscain fidèle à la pauvreté de François d'Assise, ou aux courants qui seront condamnés pour hérésie. Peu à peu ces productions populaires orales furent écrites par des poètes comme **Guittone d'Arezzo**, ou **Ser Garzo dell'Incisa** (1167 ? - 1271), auteur d'une *Histoire de Sainte Catherine*, de *Proverbes* et de *Laudes*, et qui aurait été l'arrière grand-

Paolo Uccello, *Jacopone da Todi*, Museo dell'Opera del Duomo, Firenze (1435-1440)



père de Pétrarque : il aurait aussi animé des écoles populaires où on formait les enfants à chanter des laudes ; ou **Jacopone da Todi** (1230-1306?). Chaque confrérie composait son "laudario" en consultant les confréries voisines, en adaptant la langue à son propre dialecte local, dans une hybridation qui tendait à rapprocher les dialectes, jusqu'à atteindre un italien moyen différent de celui de la Toscane. Leur langue permet donc de connaître les dialectes ombriens, mais a peu contribué à la formation du toscan, donc de l'italien (21).

Citons le *Laudario Urbinata*, *Il pianto della Vergine* (les pleurs de la Vierge), texte ombrien de la fin du XIIIe siècle, anonyme :

*Planga la terra, planga lo mare,
planga lo pesce che sa notare,
plangan les bestie nel pascolare,
plangan l'aucelli nel lor volare!
Plangano fiumi e rigatelli,
plangano pietre e arvoscelli,
tutti fazzamo planti novelli,
ed io dolente plu che chiveli!*

Pleure la terre, pleure la mer
pleure le poisson qui sait nager,
pleurent les bêtes lorsqu'elles paissent,
pleurent les oiseaux lorsqu'ils volent !
Pleurent les fleuves et les ruisseaux,
pleurent les pierres et les arbres
tous ensemble versons des pleurs nouvelles
et moi plus souffrant que quiconque !

Jacopone da Todi est l'auteur d'un "*laudario*" plus personnel : ce notaire de Todi, en Ombrie, se convertit après un accident, à la vue du cilice que portait sa femme, morte de l'écroulement d'un balcon lors d'une fête, vers 1268 ; devenu franciscain vers 1278, il adhère au courant des Spirituels, et s'oppose à Boniface VIII qui le fait emprisonner pendant 30 ans. Il écrit en langue vulgaire, sur des thèmes mystiques très sombres, où il chante la perte de soi dans l'emprisonnement, la caducité de la vie, les ténèbres de l'esprit, la renonciation du pape Célestin V, la passion du Christ, les pleurs de la Vierge, etc. Sa langue illustre bien l'état du dialecte ombrien : le – ND et le – GN deviennent – NN, son vocabulaire est plein de mots de dialecte, mais aussi de latinismes, car c'est un homme cultivé (22). Mais, comme le souligne Migliorini, il faut être prudent dans les jugements sur la langue de Jacopone, souvent trahie dans les manuscrits anciens qui l'ont "toscanisée" abusivement, comme dans l'exemple qu'il donne : "*Figli neputi frate rennete / lomal tollecto loqual uo lasai*" du manuscrit de Londres en ombrien devient dans le manuscrit toscan : "*Figli et nipoti et frati / rendetel maltollecto loquale io tapinello uilassciai*". L'ombrien semblait sans doute trop "populaire", "plébéien" !

Citons une de ses invectives au pape Boniface VIII :

*O papa Bonifazio, molt'hài iocato al monno;
penso che ioconno non te porrai partire!
Lo monno non hà usato lassar li suoi serventi,
che a la scevirita se partano gaudenti.
Non farà legge nova de farnete essente,
che non te dia i presenti, che dona al suo servire.
Bene lo me pensai che fussi satollato
d'esto malvascio ioco, ch'al monno hài conversato;
ma poi che tu salisti en offizio papato,
non s'aconfé a lo stato d'essere en tal desire!
Vizio enveterato convertes'en natura;
de congregar le cose granne n'hà' auta cura;
or non ce bastò el leceto a la tua fame dura,
messo t'èi a robatura, como ascaran rapire.
Pare che la vergogna dereto aggi iettata,
l'alma e lo corpo hài posto a 'llevar to casata;
omo ch'n rena mobele fa granne edificata,
subito è ruinata, e no gli pò fallire.*

O pape Boniface, tu as beaucoup joué dans le monde ;
je pense que tu ne pourras pas partir joyeux !
Le monde n'a pas l'habitude de laisser ses serviteurs,
à la mort partir heureux.
Il ne fera pas une loi nouvelle pour t'en exempter,
qui te donne les présents qu'il donne à ceux qui le servent.
Je pensai que tu étais rassasié
de ce mauvais jeu que tu as pratiqué dans le monde :
mais après que tu sois monté à l'office pontifical,
avoir un tel désir ne s'adapta pas à la situation.
Un vice enraciné s'est converti en nature ;
tu as eu grand soin d'amasser des biens ;
ce qui était permis n'a pas suffi à ta faim insatiable,
tu t'es mis à voler et à rapiner comme un brigand.
Il semble que tu aies jeté la honte derrière toi
ton âme et ton corps tu les as consacrés à élever ta famille ;
celui qui construit un grand édifice sur un sable mouvant
est aussitôt ruiné, et il ne peut en être différemment.

Il faudrait évoquer d'autres forme de poésie, par exemple la poésie "*giullaresca*", la poésie populaire des jongleurs, que les critiques ne savent pas toujours bien comment situer, mais qui rendait compte de la langue parlée tant par les paysans que par les artisans et ouvriers des villes, car là était le public des jongleurs. C'étaient des textes oraux, dont on a par conséquent peu de traces écrites, et souvent même pas de nom d'auteur, sinon un **Lutterius istrio de Florentia**, un **Scatuzio** des Marches, un **Matulino** de Ferrare, un **Guidaloste** (jongleur de Pistoia ou de Sienne, milieu du XIII^e siècle), le siennois **Ruggieri Apugliese** (notaire à Sienne, milieu du siècle), le **Castra** de Florence, cité par Dante. Il nous reste aussi des textes de notaires ou juristes, rassemblés dans les "*Memoriali bolognesi*", recueil d'actes juridiques devenus obligatoires à Bologne à partir de 1265 : pour éviter des adjonctions ou des contrefaçons, les notaires emplissaient les blancs des actes par des formules, des prières, ou des poésies, le jour même où l'acte était signé (23). Cela souligne l'importance que prirent les notaires dans les cours et dans cette

DE FIRENZE (*lingua della plebe*): V'ache donch'a sapere, come quarmente ai ttempo di pprimo re di Cipri, chand' i' Ggoffredo di Buglione ebbe agguantacha la Terra Santa, e' s'abbatté che una signorona di Guascogna la volle ì ppelegrinando a i ssanto Sepolcro; e n' tttornare, come la fu a Cipriu, certi mascalzoni gnene dissano e gnene feciano di chelle nere. (A cura di Pietro Fanfani).

DE PIETRASANTA (*Lucca*): Dico dunqua, che ne' tempi del primo Rèe di Cipri, doppo la conquista di Tera Santa fatta da Goffredo di Bullione, accadèe che una garbata donna di Guascogna pelegrinando andòe al Sepolcro, di duve ritornando a Cipri, da certi scelerati omini villanescamente fue oltraggiata. (A cura di Vincenzo Santini).

DE PITIGLIANO (*Grosseto*): Dicio dunque che quanno ei adéra i 'primmu Rene di Cipriu, doppu che Grufedo di Boglione s'impatronì di Terra Santa, una gran donna di Gascògna agnede in pellegrinaggiu a i' Sepulgru, e nel rivenire di dimmellà, quanno arrivone a Cipriu, da certi birboni fune sforzata. (A cura di Giuseppe Bruscalupi).

DE AREZZO (*dialetto del contado*): Dico dónqua. c'al tempo che regnaeva l' primi Réie de Cipri. quande che Guttifreie de Buglione avv'arquisto qui Liuòghi Santi. se dède 'l chaeso. che 'na signuora de Guascogna vètte piligrinando al Sipolcro de Ghiesù Cristo. E 'n tul mentre c'artornè a chaesa. giònta che fue a Cipri. s'embattètte 'n tur una branchaeta de mèlviventi che la 'ncarconno d'ugni suorta de vitupèrio. (A cura di Luigi Goracci).

DE PONTREMOLI: Donch a digh che ai' teumpi dal prim Reu d' Cipri. dop che Gotifred d'Buglion j'avè pià Tera Santa, a succèss che na siora com' a va d' Guascogna l'andè pulugrinand al Sepulcar, e antal tornar andré, arivà cla fù a Cipri. na mandga du sbarassin iss misson a scarognarla. (A cura di G. Giumelli).

civilisation marchande des communes, et explique le fait que l'on trouve beaucoup de notaires parmi les poètes connus de cette époque.

Essayons de résumer cette évolution du XIIIe siècle. On est en présence de plusieurs sortes de langues :

- 1) **La langue écrite, le latin classique.** C'est celle qu'écrivent les intellectuels, les philosophes, les théologiens, les historiens, les scientifiques. C'est aussi celle que continue à pratiquer l'église chrétienne dans sa liturgie, ses rites, ses catéchismes, etc, et celle des tribunaux, des écoles, des Universités.
- 2) **La langue parlée, le dialecte,** fruit de l'évolution d'une combinaison progressive entre l'ancien latin parlé et les langues déjà parlées dans les régions conquises, l'osque, l'ombrien, le sarde, les langues gauloises, etc. Chaque région connut aussi après la chute de l'Empire romain l'influence des langues "barbares" des envahisseurs, Gothes, Longobards, Arabes, Francs, etc. Le résultat, après plusieurs siècles, fut l'éclatement en un ensemble de dialectes différents, du Nord au Sud de l'Italie (24). Le toscan est l'un de ces dialectes, à côté de ceux du Piémont, de la Lombardie, de la Vénétie, des Marches, de l'Ombrie, de la Campanie, de la Sardaigne, etc. À partir du IXe siècle, les clercs sont obligés de prêcher en langue "vulgaire" pour être compris de leurs fidèles qui ne connaissaient plus le latin.
- 3) **La nouvelle langue "vulgaire" écrite à partir de la langue parlée,** dont on a vu plusieurs exemples à partir des premiers textes écrits, puis de la poésie de l'École sicilienne, etc. On cesse d'écrire seulement en latin, et les écrits "vulgaires" se développent. Ils sont l'oeuvre d'intellectuels qui connaissent aussi le latin, et qui souhaitent créer une littérature "vulgaire" qui soit l'expression de la nouvelle civilisation qui est en train de se constituer dans les villes italiennes. Ils n'écrivent donc pas directement la langue parlée, mais ils doivent inventer une langue littéraire nouvelle, que le XIVe siècle va élaborer, à partir de l'un des dialectes, le toscan, et qui verra apparaître quelques-uns parmi les plus grands écrivains de l'Italie, Dante, Pétrarque, Boccace, qui seront à la source de la langue et de la littérature italiennes. Le but sera de dépasser les limites des villes et des régions et de créer une langue "nationale" plus belle, plus "noble". L'unité de l'Italie commence par la langue !

Pour illustrer l'abondance, la nature et la diversité des dialectes parlés dans l'Italie de l'époque, citons quelques textes significatifs. Ils sont proposés par Giacomo Devoto (25) qui les emprunte au livre de Giovanni Papanti (26). Celui-ci cite 704 traductions en dialecte d'un texte de Boccace extrait de la 9e Nouvelle de la Première Journée du *Décameron*. Nous citons ce texte et sa traduction française et les traductions dialectales du Piémont, de la Vénétie, de la Toscane et de la Campanie. On verra que dans chaque région il existe une pluralité de dialectes et on pourra s'amuser à des comparaisons !

TEXTE DE BOCCACCIO: Dico adunque che ne' tempi del primo re di Cipri, dopo il conquisto fatto della Terrasanta da Gottifré di Buglione, avvenne che una gentil donna di Guascogna in pellegrinaggio andò al Sepolcro, donde tornando, in Cipri arrivata, da alcuni scellerati uomini villanamente fu oltraggiata; di che ella senza alcuna consolazion dolendosi, pensò d'andarsene a richiamare al re. (*Decamerone*, Giornata I, Novella 9).

Traduction : Je dis donc qu'au temps du premier roi de Chypre, après la conquête de la Terre Sainte faite par Godefroy de Bouillon, il arriva qu'une noble dame de Gascogne alla en pèlerinage au Sépulcre ; en revenant, arrivée à Chypre, elle fut vilainement outragée par quelques hommes scélérats ; de cela, affectée au point de ne pouvoir se consoler, elle pensa aller se plaindre auprès du Roi.

III. – L’invention de l’italien. Dante, Pétrarque, Boccace.

A. – L’aboutissement des recherches toscanes : le *Dolce Sti Nuovo*.

Nous avons parlé plus haut des poètes toscans qui introduisirent en Italie septentrionale et centrale les poètes de l’École sicilienne. Les poètes du *Dolce Stil Nuovo* achèvent la révolution qu’ils commencèrent à accomplir. Mais qu’est-ce donc que ce “*doux style nouveau*” ? Il marque clairement la rupture idéologique avec la poésie féodale de Sicile où la dame est encore la suzeraine pour faire place à la dame qui est l’ange venu sur terre pour sauver le poète ; sur notre terrain, ce courant a surtout un souci de la forme poétique qui va finir de créer les bases d’une belle langue et faire de cette langue la source de la langue “italienne”. Après la triade Giacomo da Lentini – Bonagiunta – Guittone d’Arezzo ceux que Dante appellera les “anciens”, vient le groupe des “amis”, **Guido Guinizelli** (1230-1276) – **Guido Cavalcanti** (1250-1300) – **Cino da Pistoia** (1270-1336), auquel il faut ajouter **Lapo Gianni** (? – après 1328), **Dante Alighieri**

En Piémont :

DE TORINO : I dio dunque, ch'al temp del prim Re de Cipri, dop che Giouffrè dè Bojon a l'a conquista la Tera 'Santa, l'è arivà, chè 'na fumna de bona famia de Guascogna a l'è andaita an pelegrinage al Sepolcro: e al ritorn, arivà a Cipri, l'e staita insùlta vilanament da certi birbant. Chila, lamentandse tûta disperà, a l'a pensà d'andene a ciamè sodisfasion al Re. (A cura di Carlo Baudi).

DE NOVARA : l' disi donca, che in ti temp del prim Re d' Cipri, dopo che Gottifré d' Buglion l'avù guadagnà la Terra Santa. ghè capitàa che ouna dona nobila d' Guascogna, apena visitàa par divossion al S. Sepolcar, a s'è mitu in viagg par tornàa a ca' souva. Rivàa a Cipri, l'han offendù propi da vilan certi personi tristi coum'è l' pecàa mortal: lee s'è ben lamentàa subit, ma nissun gh'aveva da podèe jutàla, e nissun saveva gnanca consolàla in t'ouna quai manera. (A cura di Giovanni Martelli).

DE MURAZZANO : (*Langhe. Dialecto rustico*): Iv count dounca ch' an ti teimp der prim Re d' Cipri dop ra counquista fàccia dra Terra Santa da Gottifré d' Buglioun, a re capità che 'na gentil sgnoura d' Guascogna, a re andaccia al' Sepoulcrou, da danda tournand arrivà 'n Cipri. da certi omnazzoun scellerà a re stàccia villanament armnà: dra qual cosa lamentandse seinza esse ant gnumne manèra counsolà, a re pensà d'endesne a countélo al Re. (A cura di Luigi Drochi).

En Campanie :

DE NAPOLI : A chille tiempe che c'era ò primmo Rre a Cipro, doppo che Gottifré de Buglione conquistaie Terra Santa, 'na signura nobele de Guascogna iette 'mpellerinaggio a o Santu Seburco, e po' se ne tornaie e sbarcaie a Cipro, e là cierte birbante scostumate le facettero 'no brutto servizio. (A cura di Luigi Settembrini),

DE SALERNO: Rieo runque, ca ai tempi re lu primu Rre re Cipro. ropp' 'a presa ra 'a Terra Santa fatta l'è Gottifré re Buglione, succerette ca 'na signora re Guascogna 'n pellegrenaggio iette a lu Saburero, e pe' tornanne, 'n Cipri arrevata, ra alcuni scellarate vellanamenle fuie 'nzurdata. (A cura di Giuseppe Olivieri)

DE AVELLINO: Nei steva 'na vota 'mmano 'o Re 'e Cipro, ròppo ca fu pigliata 'a Terra Santa, 'na signora chi volivo i'essa puro a visità' 'o Santo Seporgro; e mentre sse ne steva pe' beni, l'ascero certi 'nnanti. e tante 'ngiurie e male parole li ricero, ca non ze ne poteva pròpito cchiù. (A cura di Clelia Soldil).

DE BENEVENTO: Dico mo', che ai tempi d' 'u primu Rè de Cipro, doppo che fu pigliata Terra Santa da Guffredo Buglione, succedivu che 'na signora de Guascogna, juta 'n pellegrinaggio a 'u Santu Sabburco, fu 'e venuta che fece ntremente passava pe' Cipro, 'ngiuriata cume 'a zunzula da certi birbanti sbreugnati. (A cura di Giuseppe Mancioti-Cosentini).

En Vénétie :

DE VENEZIA: Donca ve digo che ai tempi del primo Re di Cipro, dopo la conquista de Tera Santa fata da Gofredo de Buglion, se ga dà el caso che una zentildona de Guascogna xe andada in pelegrinagio al Santo Sepolcro, e che, tornando indrìo, rivada che la xe a Cipro, la gha petà drento in t'una mànega de baroni che. povarazza! i la gha maltratada in t'un modo ... in t'un modo da no dir. No potendosene dar pase nè zorno nè note, ghe vien in mente de andar dal Re perchè el ghe fazza giustizia. (A cura di Erminia Fuà-Fusinato).

DE ROVIGO (*dialetto della plebe dei borghi*): Mi a digo dunque che in te i tempi del primo Re de Sipro, dopo la ciapàda fata da Gofredo Bugliòn de la Terasanta, xè susedesto che una zintildona de Guascogna, che géra in pelegrinagio, la xè andà al Sepolcro, e tornando in drìo, la xè capità a Sipro, dove da alcuni rami de galéra la xè sta vilanamente oltragià. (A cura di Ferdinando Prosdociami).

(1265-1321) lui-même. Mais écoutons d'abord Dante : dans le *Purgatoire*, XXIV, 49sq, Dante rencontre l'âme de Bonagiunta da Lucca, cité plus haut, et celui-ci lui dit :

“*Ma di s’i’ veggio qui colui che fore
trasse le nove rime, cominciando
“Donne ch’avete intelletto d’amore”.*
*E io a lui : “I’ mi son un che, quando
Amor mi spira, noto, e a quel modo
ch’e’ ditta dentro vo significando”*
*“O frate, issa vegg’io, diss’elli, il nodo
che ‘l Notaro e Guittone e me ritenne
di qua dal dolce stil novo ch’i’ odo!
Io veggio ben come le vostre penne
di retro al dittator sen vanno strette,
che de le nostre certo non avvenne ;
e qual più a gradire oltre si mette,
non vede più dall’uno all’altro stilo”.*
(*Purg.* XXIV, 49-62).

Mais di-moi si je vois celui qui a trouvé
les nouvelles rimes, qui commencent par
“*Dames qui avez l’intelligence de l’amour*”.
Je répondis : “ Je suis quelqu’un qui écrit,
quand l’Amour m’inspire, et de la façon
dont il me dicte en moi, je m’exprime”
“O Frère, je vois maintenant, dit-il, le noeud
qui me retint moi et le Notaire et Guittone
en-deçà du doux style nouveau que j’entends
Je vois bien comment vos plumes
s’en vont serrées après celui qui dicte,
ce qui n’arrivé certainement jamais aux nôtres ;
et celui qui voudrait apprécier de plus près
ne voit rien d’autre entre un style et l’autre”.

Plus loin, Dante rencontre Guido Guinizelli, qu’il dit être son “père “ en poésie, celui qui apprit à lui et à ses amis à faire des “rimes d’amour douces et charmantes” (“*rime d’amor usar dolci e leggiadre*”) ; et quand Guinizelli lui demande pourquoi il le chérit tant, Dante répond :

... “*Li dolci detti vostri
che, quanto durerà l’uso moderno,
faranno cari ancora i loro inchiostri*”
(*Purg.* XXVI, 97-114)

... “Ce sont vos douces paroles
qui, tant que durera l’usage moderne,
nous feront chérir encore leurs encres”.

Ainsi, quelle est la seule différence entre les premiers poètes siciliens ou toscans (le “Notaro”, c’est-à-dire Giacomo da Lentini, et Guittone d’Arezzo) ? La seule différence est à chercher dans la “*dolcezza*”, la douceur du style, aussi bien au sens linguistique et formel qu’au sens moral (l’influence de l’Amour). Après les deux Guido, Dante cherche aussi “la gloire de la langue”(Purg. XI, 98), tous voulaient atteindre une haute poésie de valeur universelle, parce que sa source était l’Amour lui-même. Citons quelques textes qui nous permettront d’apprécier les progrès réalisés dans la progression d’une langue, qui n’est pas le florentin parlé (27). D’abord le début d’une chanson de Guido Guinizelli :

*Al cor gentil rimpaira sempre amore
com’a la selva ausgello, i-lla verdura ;
né fe’ amor anti che gentil core,
né gentil core anti ch’amor, Natura :
ch’adesso con’ fu ‘l sole
sì tosto lo splendore fu lucente,
né fu davanti ‘l sole ;
e prende amore in gentilezza loco
così propiamente
come calore in clarità di foco.*

Dans le coeur noble l’amour a toujours sa patrie
comme l’oiseau dans la forêt, dans la verdure ;
et la Nature ne fit pas l’amour avant le coeur noble,
ni le coeur noble avant l’amour :
car en même temps que fut créé le soleil
aussitôt la lumière fut lumineuse,
et la lumière ne fut pas avant le soleil ;
et l’amour prend place dans la noblesse
aussi naturellement
que la chaleur dans la clarté du feu.

Il faut préciser que la “noblesse” n’est plus une qualité due à la naissance, mais à la vertu de l’être. C’en est fini de l’amour féodal. Lisons un autre texte du jeune Dante, celui que cite Bonagiunta. Il est le début de la première chanson de la *Vita nova*, antérieur à 1292 ; pour parler de Béatrice, il choisit le moyen de s’adresser à un groupe de dames au coeur noble, ne pouvant lui parler directement à elle :

*Donne ch'avete intelletto d'amore,
i' vo' con voi de la mia donna dire,
non perch'io creda sua laude finire
ma ragionar per isfogar la mente.
Io dico che pensando il suo valore,
Amor sì dolce mi si fa sentire,
che s'io allora non perdessi ardire,
farei parlando innamorar la gente ;
e io non vo' parlar sì altamente,
ch'io divenisse per temenza vile ;
ma tratterò del suo stato gentile
a rispetto di lei leggermente
donne e donzelle amoroze, con vui,
ché non è cosa da parlarne altrui.
(Vita nova, XIX) (28).*

Dames qui avez entendement d'amour
je veux avec vous parler de ma dame,
non parce que je crois pouvoir achever sa louange,
mais discourir pour soulager mon âme.
Je dis qu'en pensant à son mérite,
Amour si doucement à moi se fait sentir,
que si alors je ne perdais l'audace,
je rendrais, en parlant, les gens amoureux :
et je ne veux pas parler de façon si haute,
que, par crainte, j'en devienne lâche ;
mais je traiterai de sa noble nature
bien faiblement par rapport à elle,
dames et demoiselles amoureuses, avec vous
car ce n'est pas chose dont on puisse parler à d'autres.

Dante avait beaucoup d'estime pour cette chanson qu'il considérait comme la préface de toute son oeuvre poétique, au point de la citer dans sa *Divine comédie*. Elle précise en effet sa méthode de composition, les principes de sa conception scolastique de l'Amour, et le type d'écriture que cela impliquait. On remarquera que la langue est déjà de l'italien, compréhensible sans difficulté par un contemporain. Citons une dernière poésie significative de la *Vita nova*, le sonnet du chapitre XXVI :

*Tanto gentile e tanto onesta pare
la donna mia, quand'ella altrui saluta,
ch'ogni lingua deven tremando muta,
e li occhi no l'ardiscon di guardare.*

*Ella si va, sentendosi laudare,
benignamente d'umiltà vestuta ;
e par che sia una cosa venuta
da cielo in terra a miracol mostrare.*

*Mostrasi sì piacente a chi la mira,
che dà per li occhi una dolcezza al core,
che 'ntender no la può chi no la prova ;
e par che de la sua labbia si mova
un spirito soave pien d'amore,
che va dicendo a l'anima : "Sospira".*

Si noble et si honnête paraît
ma dame, quand elle salue quelqu'un,
que toute langue devient muette en tremblant,
et que les yeux n'osent la regarder.

Elle va, lorsqu'elle s'entend louer,
vêtue d'une bienveillante humilité ;
et il semble qu'elle soit une chose venue
du ciel sur la terre pour montrer un miracle.

Elle se montre si plaisante à qui la regarde,
qu'elle donne par les yeux une douceur au coeur,
que ne peut pas comprendre celui qui ne l'éprouve pas ;
et il semble que de son visage s'élève
un esprit suave plein d'amour,
qui va disant à l'âme : "Soupire".

Bien sûr, n'écrivez plus "li occhi" (mais "gli occhi"), "no l'ardiscon" (mais "non l'ardiscon"), "vestuta" (mais "vestita" ; l'autre forme est autorisée pour la rime avec "venuta"), "mostrasi" (mais "si mostra"), "core" (mais "cuore", la forme "core" se trouve encore en poésie !), "de la sua" (mais "dalla sua"), "si mova" (mais "si muova"), "un spirito" (mais "uno spirito"), "a l'anima" (mais "all'anima")... Mais ceci dit, les articles et les prépositions articulées étant rectifiées selon les formes ultérieures, le sonnet de Dante est, à peu de choses près, un texte contemporain. Dante "père de la langue italienne" !
Par ailleurs, l'hendécasyllabe est devenu le vers classique de la poésie italienne.



Cavalcanti et la Brigata godereccia – Miniature médiévale – Bibl. de l'Arsenal de Paris